

Thierry Feral*

Nazisme et fascisme : considérations actuelles

Une ouverture sur des pistes de réflexion éthique

À partir du constat que la restitution historique de la réalité du nazisme est constamment menacée par la falsification — délibérée ou non —, cette intervention passe en revue les modes de diffusion de « l'illusion fasciste » ainsi que les raisons de son impact auprès des foules, et plaide pour une transformation décisive des rapports psychosociaux dans lesquels l'existence de l'homme moderne est enlignée afin que s'affirme désormais le primat effectif de l'éthique sur le politique.

Im Anschluss an die Feststellung, dass die historische Wiedergabe der NS-Wirklichkeit von einer absichtlich oder versehentlich begangenen Verfälschung andauernd bedroht wird, gibt dieser Vortrag Aufschluss über die verschiedenen Ausbreitungs- sowie Auswirkungsformen der „faschistischen Illusion“ bei der breiten Öffentlichkeit, und setzt sich für eine grundsätzliche Veränderung der psychosozialen, die Existenz des modernen Menschen einkeilenden Verhältnisse ein, damit der ethische Faktor künftig der politischen Denkart bestimmend vorausgeht.

Considering that the historical presentation of Nazism's reality is constantly under threat of falsification — deliberately or not —, this contribution reviews the various modes of spreading the “fascist illusion”, together with the causes of its impact on crowds. It also argues in favour of a decisive transformation of the psychosocial conditions in which modern man's existence is bogged down, so that eventually ethics can effectively prevail over politics.

« Chacun est le destin de chacun »
J.-P. Sartre, *Der Spiegel*, 11 mai 1960.

Pour des motifs évidents de temps, je vais limiter mon intervention à ce que je considère comme essentiel. Et cela, c'est déjà en soi une difficulté, sachant que la thématique abordée a vu paraître jusqu'à aujourd'hui de par le monde **en moyenne** un ouvrage par jour depuis le début des années 1920 [5], c'est-à-dire depuis l'époque où les idéologies d'extrême droite sont progressivement sorties du cocon de la confidentialité de sectes et de groupuscules pour s'ériger en idéologies officielles et gouvernementales. Oui, en moyenne un ouvrage par jour, et ce sans comptabiliser toutes les productions testimoniales à compte d'auteur, mais aussi journalistiques, filmiques, télévisuelles, et désormais internautiques.

D'où d'emblée une remarque majeure : à partir de ce foisonnement auquel nul n'échappe et dont des éléments imprègnent inévitablement peu ou prou les esprits, chacun s'est forgé, par-devers lui, sa **propre vision globale** du phénomène fasciste. Hélas !, cette vision relève souvent plus de la distorsion et de la stylisation tendancieuse que de la réalité historique, ce qui donne prise à ce que l'on appelle communément le révisionnisme ou, de façon plus pertinente, le négationnisme.

Or si la révision historique se justifie dès lors qu'elle s'appuie sur la découverte d'éléments nouveaux et s'exerce avec honnêteté intellectuelle au service du progrès de la connaissance,

elle est à condamner dès lors qu'elle voue ses efforts à la dénégation de faits établis, autrement dit, pour reprendre Pierre Vidal-Naquet, à « assassiner la mémoire » [62].

Le but des négationnistes, c'est de semer le trouble dans le grand public en ébranlant son référentiel rationnel et moral de telle sorte que, déstabilisé, il prête le flan à ce vers quoi veulent l'entraîner ces sinistres individus, à savoir la scotomisation de ce qui fut un jour avec, en corollaire, la réhabilitation des doctrines antihumanistes, racistes et eugénistes. Il n'est qu'à lire le solide ouvrage de 2003 du juriste québécois Martin Imbleau, *La Négation du génocide nazi*, pour s'en convaincre. Je me contenterai de citer d'Imbleau ce bref passage [31, p. 381] : « Il ne faut pas parler d'histoire avec les négationnistes sous prétexte qu'ils seraient des historiens, mais comprendre leur projet [...] et mettre en application les dispositions législatives relatives à ce genre de propagande [...] ».

Effectivement — Sartre l'avait souligné en 1954 dans ses *Réflexions sur la question juive* —, les doctrines racistes et eugénistes « ne rentre[nt] pas dans la catégorie de pensées que protège le droit de libre opinion » [52, p. 10]. Et que l'on ne vienne pas arguer là d'une quelconque ouverture d'esprit ou tolérance démocratique ! La tolérance à l'égard de l'intolérable au nom de la liberté d'opinion est insoutenable [cf. 40, p. 245 sq.].

Ce que je viens de dire me conduit immédiatement à une deuxième remarque majeure : sachant que les négationnistes sont à l'affût de la moindre faille pour mener leur méprisable agitation, ce qu'a lumineusement exposé Yves Ternon en 1999 dans *Du Négationnisme* [58], il faut toujours être d'une extrême vigilance quant à ce que l'on affirme. Or il est indéniable que certains, dans leur volonté de dénoncer radicalement la barbarie nazie, propagent parfois des aberrations historiques. Parmi eux on trouve même des témoins, anciens résistants ou anciens déportés. À titre d'exemple, j'ai eu lors d'une conférence un échange assez douloureux avec un ancien déporté de Dachau qui soutenait *mordicus* avoir vu fonctionner la chambre à gaz alors que celle-ci n'a jamais été mise en service.

Pourtant la matérialité du fascisme est par nature bien assez perverse, destructrice, sanglante, abjecte et horrible, sans qu'il soit nécessaire d'en rajouter. Il faut en être bien conscient : toute fausse représentation, toute exagération rend service aux négationnistes qui, je le souligne avec force, loin d'être des imbéciles ou des délirants, sont des manipulateurs redoutables, souvent auréolés de titres universitaires et exerçant même des fonctions dans l'enseignement, des démagogues efficaces et offensifs, disposant de relais dans des maisons d'édition et certains médias.

Si je viens de mettre en question le témoignage ou plutôt le « dire du témoin », c'est que j'avais été amené à travailler sur cette problématique avec le professeur Georges Wellers à la fin des années 1970, dans la foulée de l'affaire Faurisson, universitaire négationniste lyonnais auquel le journal *Le Monde* avait ouvert ses colonnes [30]. Maître de recherches en physiologie à Paris et survivant d'Auschwitz et Buchenwald, Georges Wellers m'avait alors incité à être toujours extrêmement prudent vis-à-vis des témoins et de leurs allégations. Lui-même ne se situera jamais en tant que témoin, mais en tant que scientifique recherchant inlassablement dans les archives et dans les publications les preuves de ce que lui suggérait son expérience concentrationnaire. C'est cette méthodologie qui présidera à la parution en 1979 de son étude sur *La Solution finale et la mythomanie néonazie* dont 1/3 est réservé à la présentation de documents origi-naux [64]. Et c'est cette même méthodologie qu'a retenue le docteur Henri Brunswic, fondateur de la Ligue internationale pour la promotion de l'éthique médicale et initiateur de plusieurs ouvrages collectifs d'éthique médicale, pour la rédaction de ses *Souvenirs germano-français des années brunes* parus début 2006, seize mois après sa mort à 91 ans : « Notre mémoire est le plus souvent infidèle, sélective et trompeuse », statuait

Brunswic dans son avant-propos, et d'ajouter immédiatement qu'il a eu systématiquement recours aux archives et aux travaux spécialisés pour vérifier ce qu'il pensait [12].

Loin de moi l'idée de me substituer au docteur Anne Henry, ici présente, qui, avec *Shoah et témoignage*, nous a offert en 2005, une très courageuse analyse des « limites obligées du témoignage » [29]. Mais ce que je tiens à dire, c'est que nombreux sont les témoins qui depuis une vingtaine d'années font appel aux historiens du nazisme pour contrebalancer ou tout du moins nuancer leurs dires. Je pense là à Willy Berler qui pour son ouvrage de 1999, *Itinéraire dans les ténèbres*, a fait spontanément appel à la philosophe et historienne genevoise, Ruth Fivaz-Silbermann, pour émailler son texte de commentaires [8], ou encore au docteur Sam Braun, déporté en décembre 1943, à seize ans, à Monowitz, qui, dans *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu* [9], insiste sur l'indispensable interaction témoin/historien (p. 200 sq.). Comme l'a documenté Jean-Pierre Vernant dans « Histoire de la mémoire et mémoire historienne » [61], c'est cette méthodologie, **et elle seule**, qui permettra « à la mémoire sociale [de] faire son travail de rattachement au passé, en évitant la mythologie sans tomber dans l'oubli » — et donc d'**orienter l'action sur le présent et l'avenir**. Autrement dit, comme l'avait superbement formulé le philosophe Ernst Bloch : « Il n'est de mémoire féconde que celle qui nous remémore sans cesse qu'il reste toujours à agir » [25].

De fait, le **vrai** témoin, celui qui a le souci de la transmission historique **authentique**, a conscience que, par définition, il est partiel et partial, mais également sujet au cours du temps à des altérations, et aussi, en regard du traumatisme vécu, à des influences de l'inconscient qui font qu'il ne sait plus très bien où se situe la démarcation entre le rêve et la réalité ou, pour reprendre la terminologie choisie par Goethe pour intituler son autobiographie, entre *Dichtung* et *Wahrheit*. J'en veux pour preuve cette enquête conduite en 2002 par un groupe de sociologues allemands [65] qui a établi qu'il est évident aujourd'hui que les témoins sont conditionnés dans leurs souvenirs par ce qu'ils ont pu lire ou voir au cinéma et à la télévision. Point n'est besoin d'être sémiologue pour savoir que là aussi on peut baigner en plein faux-semblant [57].

En tout état de cause donc, c'est le **croisement** des sources, et **jamais l'unicité**, qui atteste l'événement. Si vous prenez l'exemple de l'avocat juif allemand Horst Berkowitz [6], né en 1898 et mort en 1983, qui, en tant que plus jeune combattant et mutilé de la Première Guerre mondiale fut libéré du camp de Buchenwald au lendemain de la « Nuit de cristal » (novembre 1938) et autorisé à poursuivre dans certaines limites son exercice professionnel, et si cet exemple très exceptionnel vous l'absolutisez, il est évident que la *Shoah* n'a jamais existé et vous voilà en train de naviguer en pleine falsification de l'histoire.

Néanmoins, pour autant que la réalité de la furie généticienne et raciale du régime hitlérien ait été scientifiquement établie et qu'il n'y ait aucune ambiguïté possible à ce sujet, cela n'exclut pas que l'on soit toujours en droit de discuter la pertinence et la validité d'un témoignage. Vous en avez la preuve extrême avec le livre de Benjamin Willkomirski, *Fragments d'une jeunesse*, dans lequel, à la fin des années 1990, l'auteur évoquait magistralement sa déportation – une déportation qui s'avèrera à l'examen n'avoir jamais été vécue et être une pure construction.

On voit à travers ces quelques données, comme le signifiait Paul Valéry en 1931 [60], que « l'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect [...] élabo[re] ». Et le danger majeur, c'est la **déréalisation**, car à partir de là toutes les manipulations psychologiques et politiques sont possibles. C'est exactement ce qui s'est passé en Allemagne [66] : déjà à l'époque bismarckienne et wilhelminienne où l'historiographie a été basée sur l'exaltation de la supériorité germanique ; puis au lendemain de la Première Guerre mondiale où l'enseignement devint un véritable bréviaire de la haine et où, dans le domaine de l'édition, de

la presse et des actualités cinématographiques, le trust Hugenberg aliènera le pays à une vision totalement déformée de la réalité, notamment en jouant sur une soi-disant conjuration judéo-bolchevique qui aurait conduit à la défaite, à la révolution et à la République de Weimar, et qui viserait à précipiter le pays dans la décadence [24]. Et bien sûr sous le troisième Reich, où Goebbels mettra en place en novembre 1933 une gigantesque machine de contrôle de l'information et de la culture interdisant, brûlant, traquant sauvagement tout ce qui ne collait pas à la *Weltanschauung* nazie [19, chap. IV et X]. Dès lors, comme l'énoncera en 1946 dans *Lingua Tertii Imperii* [33, pp. 19-27] le philologue de Dresde, Victor Klemperer, d'origine juive et sauvé de la déportation par son épouse Eva qui était *aryenne*, « tout nage[r]a dans la même sauce brune... ». Et Klemperer de poursuivre : « Dans tout ce qui était dit et imprimé [...], on rencontrait toujours les mêmes clichés et le même ton ». En voici un exemple : au lendemain de l'arrivée de Hitler au pouvoir fleurissent dans les librairies sous la plume de théoriciens en vue [24] d'innombrables traités de raciologie tels *Nouvelle noblesse née du sol et du sang* (*Neuadel aus Blut und Boden*) de l'agronome et ministre Walther Darré, *Science raciale du peuple allemand* (*Rassenkunde des deutschen Volkes*) de l'anthropologue et universitaire fribourgeois Hans Friedrich Günther qui se vendra à plus de 270 000 exemplaires, ou encore le *Manuel de biologie héréditaire* (*Handbuch der Erbbiologie*) en cinq volumes de l'anthropologue et universitaire de Greifswald, Günther Just. Pour un lectorat plus basique, ils sont relayés par une cohorte de vulgarisateurs comme Martin Staemmler avec son *Hygiène raciale dans l'État raciste* (*Rassenpflege im völkischen Staat*), ou Albert Friehe avec *Ce que tout national-socialiste doit savoir de l'hérédité* (*Was der Nationalsozialist von der Vererbung wissen muß*), un plaidoyer en 80 pages en faveur de l'« élimination des vies indignes d'être vécues » [19, pp. 381-382]. Bien sûr la presse fait l'éloge de ces publications, les librairies en font leur vitrine, et les bibliothèques populaires les mettent bien en évidence sur leurs rayons, veillant à ce qu'elles soient empruntées [19, pp. 377-380].

Mais il y a plus : ces élucubrations se retrouvent, **sous des formes différentes en fonction du scénario**, dans la plupart des romans publiés à l'époque [23], y compris ceux pour la jeunesse, **et aussi** dans les manuels scolaires. En mathématiques notamment apparaissent dès 1935 des exercices cherchant à sensibiliser à la nécessité de mettre en place un programme d'élimination des malades mentaux avec des exercices du type : « La construction d'un asile d'aliénés nécessite 6 millions de marks. Combien de maisons familiales à 15 000 marks chacune pourrait-on construire avec une telle somme ? » Ou encore : « Un malade mental coûte chaque jour 4 marks [...]. Interprétez ce chiffre, considérant qu'il y a en Allemagne environ 300 000 malades mentaux hospitalisés... » [18].

Ce que vient de dire là doit interpeller doublement chacun d'entre nous, à savoir :

- Sommes-nous bien certains que ce qui est aujourd'hui **médiatisé** n'est pas susceptible de nous entraîner, ne serait-ce que par mimétisme ou omission, vers l'acceptation d'une politique inhumaine ?
- Dans quelle mesure chacun d'entre nous est-il capable de **rompre** avec les leitmotivs et refrains en vogue et de **résister** ?
-

Autrement dit, comme j'ai essayé de l'illustrer dans mon ouvrage *Contre la vie mutilée* [26], il est nécessaire d'exercer en permanence une vigilance critique à l'égard de ce qui nous est quotidiennement inculqué, mais aussi vis-à-vis de nous-mêmes. Cette exigence peut paraître énorme, mais ce n'est pourtant qu'à ce prix que l'on parviendra à sauvegarder la primauté de la valeur humaine. « *Sapere aude* : ose penser et juger par toi-même ! », tel était déjà le maître-mot de l'enseignement kantien et de la pensée des Lumières, cette pensée des Lumières que les idéologues nazis type Alfred Rosenberg s'acharneront à pulvériser pour lui

substituer, comme le dénoncera alors le philosophe marxiste Georges Politzer [46], fusillé le 23 mai 1942 au Mont-Valérien, des « mythes d'abdication » comme celui de la *Volksgemeinschaft*, la congrégation raciale populaire soudée derrière un *Führer* omniscient et infaillible, ainsi que des « mythes barbares de la négation de l'homme », en premier lieu ceux du sang et du sol, justificateurs du racisme et de l'impérialisme. Il n'y a donc pas à tergiverser : comme le mentionnait Hanna Arendt dans *La Crise de la culture* [4, pp. 281-282], dès que l'on s'éloigne de ce que Kant nommait le « mode de pensée élargi » (*erweiterte Denkungsart*), c'est-à-dire un mode de pensée qui « sait transcender ses propres limites individuelles » et prendre en considération la présence et les vues des autres, on n'est pas loin de glisser vers le pire.

Dans son drame intitulé *Germania*, le grand Heiner Müller, le continuateur de Bertolt Brecht disparu en 1996, faisait dire ceci à Hitler juste avant qu'il ne se suicide dans le Bunker de la Chancellerie à Berlin, le 30 avril 1945 : « La fumée des villes en flammes portera ma renommée autour de la terre, et les cendres des crématoires assombrissant le ciel seront mon monument porté par le vent jusqu'aux étoiles après moi » [22, p. 136].

C'est là un troublant écho au célèbre « le ventre est encore fécond... » de Brecht, mais aussi un avertissement décisif pour l'avenir, à savoir la question cruciale : que faire — et je ne parle bien sûr pas là de tous ceux dont les convictions humanistes affirmées font des militants contre l'illusion fasciste, mais des gens en général, et ce de façon très prégnante en période de déstabilisation socioéconomique et de crise morale —, que faire donc pour obvier au mirage fasciste ? Que faire pour que le fascisme ne devienne pas la réalité humaine, que ce soit, pour reprendre un concept connu, par « désenchantement du monde », ou encore par laxisme, par lâcheté ou par opportunisme, au risque de le payer très cher par la suite ?

Nous voici donc arrivés au point où il convient de nous interroger sur l'essence du fascisme. On le sait, le terme est trop souvent galvaudé, et de même que crier sans cesse au loup peut finir par laisser entrer celui-ci dans la bergerie, crier à tout propos au fascisme peut paradoxalement lui fournir un mode de pénétration sociale. J'entends par-là que, à le banaliser, il finit par ne plus être perceptible dans sa réalité profonde et terrifiante. La condamnation légitime de certains actes — **certes** inadmissibles et qui peuvent afficher une physionomie fascistoïde — n'autorise pas pour autant à hurler au fascisme qui est un terme qui s'applique à une situation d'ensemble avec base de masse, c'est à dire adhésion, selon la formule de Christopher Browning, des « hommes ordinaires » [11], et non à un fait isolé. L'inflation langagière aboutit toujours à une perte du sens de la réalité et on s'engouffre dans une impasse qui empêche de retranscrire, comme le dirait Jean-Pierre Faye [17], les « états d'énergie idéologique » dans leurs déclinaisons multiples. On assiste alors à une déroutante cacophonie conceptuelle qui rend impossible une réponse appropriée au danger fasciste. J'ai montré cela dans mon essai, *Le Nazisme, une culture ?* [24] : le grand profiteuse de la cacophonie conceptuelle pour s'infiltrer, pour imprégner, pour gangrener. Et au sein de la cacophonie s'opère progressivement une transvaluation : les foules — qui en ont « ras-le-bol » de la cacophonie — se mettent à adhérer à des critères, certes fallacieux et nauséabonds, mais néanmoins clairs, nets et précis : ce sont tous les slogans de triste mémoire forgés par les nazis, du type « Les Juifs sont notre malheur », et dont l'impact fut considérable dans le contexte des bouleversements matériels et mentaux qui firent cortège aux ébranlements suscités par la Première Guerre mondiale et la Révolution bolchevique [21]. Ou encore l'effarant « Plutôt Hitler que le Front populaire » de la France des années trente [2, p. 47 sq.].

Ne l'oublions jamais – Goebbels explique cela en détail dans ses textes autobiographiques [19, p. 355 *sq.* ; 23, p. 92 *sq.*] – le protofascisme, celui qui n'est pas encore au pouvoir, est assez habile pour jouer sur tous les registres stratégiques, n'hésitant pas à moduler sa rhétorique en fonction de l'auditoire auquel il s'adresse, à « promettre tout à tous et à chacun ce dont il rêve » [67, p. 112], à désigner des boucs émissaires, et même à respecter en apparence les règles constitutionnelles et à profiter des institutions démocratiques pour les bafouer et les saborder ensuite [55, pp. 47-48].

À ce niveau, le fascisme n'est encore qu'une question de langage et de signes. On y va par touches successives, on recule si besoin, puis on retente le coup, jusqu'à ce que finalement l'idée finisse par faire son chemin, entre dans ce que l'on appelle « l'air du temps », que la contamination ait eu lieu, et puis on recommence.

Ici apparaît un aspect à ne pas négliger : c'est l'obstination de ces gens là, d'autant que, à force de petites touches et pressions successives, ils en arrivent à faire que ce soient les masses elles-mêmes qui reprennent à leur compte la pression suggérée et qui, puisque l'on est en démocratie, la reflètent lors qu'elles vont aux urnes.

Ce qui signifie que même des politiciens *a priori* non fascistes doivent tenir compte de cette pression dans leur programme s'ils veulent être élus. Et c'est dans ce glissement progressif que tout se passe. Brecht l'avait bien montré dans *Arturo Ui* [10], et aussi deux auteurs allemands aujourd'hui totalement oubliés et qui pourtant avaient tout compris avant même que Hitler n'accède au pouvoir, à savoir Walter Kolbenhoff avec *Les Sous-Hommes* (*Untermenschen*) et Adam Scharrer avec *Les Taupes* (*Maulwürfe*), deux textes de 1933 que j'ai eu la chance de pouvoir traduire en français et de publier [34, 54].

La première résistance est donc d'ordre sémantique. Rappelons-nous ce qu'écrivait Henri Lefèvre dans *Le Langage et la société* [36, p. 93] : « Les idéologies produisent du langage ; elles entrent dans les consciences par le moyen du langage. [...] Elles s'insinuent ; elles persuadent. Les hommes tuent et meurent pour elles, même quand ces représentations n'expriment ni leurs besoins, ni leurs aspirations, ni leur classe ».

Et de fait, il faut **prioritairement** se méfier du langage, ne pas dire n'importe quoi. À titre d'exemple, je citerai le célèbre slogan soixante-huitard, « CRS-SS » qui, s'il sonnait bien et correspondait à une situation bien définie d'extrême tension et de mobilisation antigauilliste, n'en était pas moins une aberration historique. Comme le relevait alors fort justement le philosophe Emmanuel Levinas, collègue de Lefèvre à Nanterre et qui savait de quoi il parlait pour avoir connu l'étoile jaune et tout le reste sous l'Occupation, mettre en équation les CRS avec les SS revenait à transformer les SS en anges, aussi prompts et durs les CRS aient-ils pu être à manier la matraque.

Ainsi en va-t-il lorsque l'on emploie à la légère et de **manière émotionnelle** les termes de fasciste ou de nazi pour s'en prendre à quelqu'un. Être fasciste, être nazi, c'est afficher une mentalité et un comportement bien définis, qui relèvent de l'archaïsme psychologique le plus affligeant, c'est-à-dire la primauté de la pulsion animale sur la raison, la négation de l'esprit au profit de la loi biologique du plus fort, et heureusement — en tout cas à l'époque actuelle — ces gens là ne sont pas légions, bien que les manipulateurs ne manquent pas qui flattent les bas instincts des foules et souhaitent – pour leur propre profit – les mettre au service de leurs projets démoniaques.

Mais, si ces gens venaient à se multiplier, ce qui après tout n'est nullement exclu, c'est que, à l'évidence, existe dans notre société une faille qui fait que ces gens se multiplient, plus qu'une faille même, **une faillite** de cette société qui ne sait pas fournir à chacun – car c'est là la base même de la démocratie vraie – les outils intellectuels et éthiques lui permettant de se structurer non pas en intelligence avec, mais contre ses démons, et de s'émanciper de son statut mortifère d'individu de masse. Comme l'indiquait fort justement Walter Benjamin qui

se suicidera en septembre 1940 près de Cerbère pour échapper à son arrestation imminente par les nazis : « Lorsque l'homme est prisonnier de conditions sociales surannées, la violence archaïque ressurgit » [7].

Mon ami Gérard Mendel, le père de la sociopsychanalyse disparu en 2004, n'a jamais cessé d'y revenir dans son oeuvre considérable et malheureusement trop peu considérée : tant qu'il n'y aura pas adéquation entre le système en place et ce qui se passe dans la tête des gens, on peut être certain que la « démocratie [sera] en panne » parce qu'existera un sentiment général de mal-être [44], et ce mal-être sera propice à l'efflorescence de passions irraisonnées et de sanglantes mystifications [43].

Or c'est justement de cette brèche dont profite le fascisme. Par une propagande omniprésente et utilisant les techniques les plus sophistiquées, il donne à une majorité de gens — comme l'avait analysé entre autres Tchakhotine dès 1939 [56] — *l'illusion* qu'il va résoudre leurs problèmes et ce, du simple fait qu'ils vont s'identifier à son projet. Le mot-clé, c'est : ne pensez plus, on se charge de tout. Ou exprimé de façon plus policée — c'est le philosophe/recteur Martin Heidegger qui s'adresse aux étudiants de Fribourg le 3 novembre 1933 : « Ne cherchez pas les règles de votre être dans des dogmes et des idées, c'est le *Führer* lui-même et lui seul qui est la réalité allemande d'aujourd'hui et de demain, et qui est sa loi » [48, p. 59].

Toute la perversité du fascisme — et c'est en cela qu'il est ravageur —, c'est qu'il redonne aux gens une identité psychologique de nature archaïque. En effet, et on doit à Erich Fromm [27, 28] d'avoir mis le premier le doigt sur ce ressort extrêmement redoutable de son succès, il propose ni plus ni moins à tous les aigris, désemparés, paumés et frustrés que produit la société capitaliste, de lui déléguer leur pouvoir de décision et de régler pour eux la constellation de leurs problèmes, car le *Führer*, le *chef*, ne connaît lui aucun scrupule à mettre en actes ce qu'aucun n'oserait *a priori* mettre en actes de son *propre chef* — aussi intenses soient ses frustrations, ses rancoeurs, sa haine de la société et de ceux qu'ils considèrent comme étant à l'origine de ses soucis et de son malheur. Certes c'est immoral, honteux, criminel, tout ce que vous voudrez, mais les faits sont là : *ça* a marché, et *ça* peut encore marcher.

« Lorsque l'on parle de fascisme, martelait le philosophe et sociologue Max Horkheimer, il est inconcevable de passer le capitalisme sous silence » [22, p. 76]. De fait, basé sur la concurrence à tous les niveaux, polarisé sur la rentabilité et le profit, producteur d'un chômage massif, de sans-abri, de laissés-pour-compte de tout poil, le capitalisme ne peut qu'être producteur, dans la jungle psychoaffective qu'il engendre, de fantasmes d'actions s'originant dans le rapport frustration-gratification. Et c'est là qu'il y a danger, à savoir sur quel mode ces fantasmes d'actions vont se concrétiser et être politiquement exploités... À cet égard, le roman autobiographique de 1933, *Les Sous-Hommes*, de Walter Kolbenhoff, reste de loin ce que j'ai lu de plus saisissant [34].

Ce qui est aujourd'hui particulièrement troublant, mais aussi riche d'enseignement pour le futur, c'est, avec le recul historique, la façon dont le nazisme a été perçu par le monde politique lors de son émergence au début des années vingt et de son évolution dans les années vingt. Ce qui ressort d'une étude sur la période, c'est que les responsables politiques de l'époque ont très vite compris que le nazisme pourrait bien un jour leur damer le pion. D'une part parce que le mouvement jouait sur des thèmes démagogiques puisés à toutes les sources des rancoeurs et des angoisses d'une société totalement déstabilisée par la défaite de 1918, l'effondrement de la monarchie, le traité de Versailles, la crise économique, etc... D'autre

part, parce qu'en revitalisant, en « esthétisant » dira Walter Benjamin, tout un bagage de mythes présents dans l'inconscient collectif germanique, le nazisme créait un univers mystique et fantasmagique apte à mobiliser les masses autour d'illusions. Il n'est qu'à écouter les discours de Hitler et prendre la mesure de la mise en scène qui les entourait pour comprendre qu'avec lui devenaient visibles et palpables des perspectives jusque là inconcevables.

La trame de ces discours est *grosso modo* toujours la même et c'est ce que l'on retrouve dans *Mein Kampf*. En substance : Moi, Adolf Hitler, j'ai été choisi par la divine Providence pour vous conduire – *führen* – à oeuvrer à la régénération de la mère-patrie rongée par le décadentisme. Si vous voulez la renaissance allemande, vous n'avez qu'à me suivre – *folgen* – dans mon entreprise d'assainissement. Mais sachez le bien, je ne regarderai pas aux moyens à mettre en oeuvre, même les plus extrêmes, car ce qui est en cause c'est l'avenir de notre Allemagne et du peuple allemand. En fait, censé répondre mécaniquement – **et contre la vérité** – aux problèmes les plus complexes, et provoquer sur la base de l'exaltation biologiste un onirisme compensatoire aux phobies d'un peuple, le discours hitlérien se résume à une liturgie. Il suffit d'un stimulus unique, par exemple « *Jude* » — volontairement accentué sur les deux syllabes artificiellement dissociées — « *Ju-/-de !* » -, ou encore « *verjudet* » (enjuivé), ou encore « *entartet* » (dégénéré), pour déclencher immédiatement chez les individus la terreur d'être atteints dans leur existence biologique et, simultanément, un réflexe pulsionnel d'autoconservation qui les pousse à s'agréger les uns aux autres au sein d'une entité fantasmagique d'où le mal aura été extirpé, à savoir le *Volk*, la communauté raciale populaire aryenne [3, pp. 121-128]. Autrement dit, ce n'est qu'en éliminant radicalement les *Volksschädlinge*, ceux qui sont nuisibles au *Volk*, qu'on réalisera la *Volkswerdung*, l'avènement de cette communauté raciale populaire qui, dépassant les antagonismes de classes, réconciliera définitivement l'ensemble des Allemands sous l'égide de la « race » et les amènera, sous la conduite du *Führer* infallible, à dominer le monde [20, 21].

On touche là à ce que Gérard Mendel appelait « l'insoupçonnable puissance des secteurs irrationnels qui sommeillent en l'homme et qui peuvent faire irruption à l'occasion de la moindre faille dans notre paysage humain, culturel, économique et institutionnel » [42]. Nous en avons — hélas ! — la confirmation cinglante par l'Histoire : l'individu est **capable de tout** pour conjurer son angoisse existentielle et retrouver ne serait-ce qu'une minime fragment *d'hubris*, cette *hubris* que Mendel définissait comme « la phase première du développement de l'enfant et qui, durant toute la vie de l'être humain, peuplera son inconscient d'un élan irrépressible [...] vers l'aspiration à la toute-puissance » [41, p. 104].

C'est à ce niveau que s'est faite la corrélation décisive entre le peuple allemand, obnubilé par l'incertitude et la peur du lendemain, et le *Führer*, catalyseur et légitimateur des puissances les plus irrationnelles et les plus destructrices contenues dans l'univers souterrain de tout individu, et qui peuvent, comme l'avait bien vu Freud, « à chaque instant crever le mince sédiment de notre culture » [3].

Début novembre 1923, un journaliste helvétique, qui couvrait depuis un certain temps les manifestations hitlériennes, écrira dans la *Neue Zürcher Zeitung* : « Derrière l'exhortation, les désespérés, les pensifs et les idéalistes [...] entendent l'appel à une nouvelle mentalité [...]. Cet homme là-haut sur la tribune n'est pas seulement une volonté inflexible : il est un psychologue d'instinct, il flaire les sentiments de la masse [...]. Ceux qui sont pris à sa glu le suivront, captifs, jusqu'où il voudra les conduire – si aucune force supérieure ne vient lui barrer la route » [22, p. 55].

Et effectivement rien ne viendra lui barrer la route. Et ce parce que, déroutés par le délire verbal et la tactique anticonformiste du mouvement hitlérien, les acteurs de l'époque ont

élaboré des stratégies propres à leurs chapelles respectives sans jamais viser à une synthèse. Alors que les marxistes voyaient dans le nouveau venu sur la scène politique une offensive sans précédent du grand capital pour démanteler les organisations ouvrières et s'assujettir les classes laborieuses, les social-démocrates et les républicains appréhendaient la destruction du parlementarisme et de la démocratie libérale. Pendant que les pacifistes y percevaient une réactivation du bellicisme impérialiste, la droite conservatrice se défiait de son caractère populiste. Tandis que le catholicisme et le protestantisme insistaient sur la menace pour la liberté religieuse et la remise en cause de la morale chrétienne, le consistoire israélite redoutait l'antisémitisme. À leur manière, tous avaient raison, mais le problème, c'est que, à de très rares exceptions près, il n'existait pas de ponts entre les différentes tendances, ou si vous préférez de volonté d'unité d'action. Et l'aspect le plus grave, c'est que, en voulant chacun à sa manière discréditer le parti hitlérien, ses adversaires l'intégraient à la vie politique allemande, en faisant une composante incontournable de la vie politique allemande. Incapables de trouver un consensus pour lui barrer la route, ce qui aurait impliqué une alliance (totalement illusoire à l'époque) autour de la République afin de lui donner les moyens de se préoccuper en priorité du bien-être du peuple, les adversaires du nazisme ont contribué à fournir au nazisme une légitimation d'autant plus pernicieuse que ces dénonciations dispersées émanaient justement de ceux que les nazis rendaient responsables des malheurs du peuple et qu'ils proposaient de briser à tour de rôle [22].

Cela durera jusqu'en 1933. Et là encore, à l'échéance du 30 janvier, les dirigeants politiques et syndicaux se montreront incapables de faire fi de leurs divergences pour créer un front uni de résistance et on sait comment cela finira. C'est ce que résumera ultérieurement fort bien le pasteur Martin Niemöller qui, « après avoir longtemps cru à la possibilité d'un compromis avec le national-socialisme » [50, p. 118], sera interné en 1937 à Sachsenhausen, puis à Dachau jusqu'à la fin de la guerre : « Lorsqu'ils ont pris les communistes, je me suis tu, je n'étais pas communiste. Lorsqu'ils ont emprisonné les social-démocrates, je me suis tu, je n'étais pas social-démocrate. Lorsqu'ils sont venus chercher les catholiques, je n'ai pas protesté, je n'étais pas catholique. Lorsqu'ils sont venus me chercher moi, il n'y avait plus personne pour protester ! »

Avant de conclure cet exposé, je souhaite encore dire ceci :

Pour parler de fascisme (et encore aurait-il fallu que je montre qu'il n'y a pas **le fascisme** mais **des** fascisme, ce qui a été excellemment fait par Pierre Milza [45] et Philippe Burrin [13]), pour parler de fascisme donc, il faut absolument qu'il y ait « faisceau » et c'est du reste l'étymologie du mot.

Quels sont les constituants de ce faisceau ?

Schématiquement énoncé : antirationalisme, antidémocratisme, antilibéralisme, anti-intellectualisme, antipersonnalisme, antisyndicalisme, antipacifisme, antimarxisme, antiinternationalisme, foi absolue en l'infailibilité du chef et soumission totale à sa volonté, impérialisme et, dans le cas du nazisme — ce « fascisme radical » selon la sentence de l'économiste Karl Polanyi [3, pp. 129-154] —, néo-paganisme [32, p. 279 sq. ; 47, pp. 63-73], racisme et eugénisme [16, 37, 38, 39, 59]. Bref, une régression totale.

Bien sûr, il n'est pas difficile de trouver dans l'Histoire des analogies pour chaque constituant, mais ce serait une erreur de vouloir ériger **un** de ces constituants comme ayant été **le** constituant privilégié. Le fascisme, c'est la conjonction de tous ces constituants avec plus ou moins de paroxysme, et en l'état actuel des choses il semble peu probable qu'un tel faisceau puisse se reconstituer.

Ça, c'est bien sûr au premier abord une constatation extrêmement rassurante. **Mais**, à y regarder de plus près, finalement pas tant qu'on pourrait le croire. **Car** il reste toujours à se

colleter individuellement à chacun des rameaux du faisceau. Et là, il y encore du grain à moudre, d'autant que les temps ont changé et que si certains constituants du faisceau ont vécu, d'autres constituants ont fait leur apparition qui pourraient bien un jour donner un nouveau faisceau. Je fais là notamment allusion à tous ces courants de type intégriste qui, profitant du malaise ambiant, prétendent imposer des doctrines globalisantes quant à la finitude de l'homme. Très remarquable dans ce contexte est le roman de Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand*, paru en 2007 et qui, à partir des enseignements du nazisme, décortique le fonctionnement islamiste dans les banlieues [52]. Ainsi en va-t-il également de ce que l'on appelle les sectes, ce que furent à l'origine les divers courants qui donneront ultérieurement naissance au mouvement national-socialiste [15, 49].

De fait, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que les courants de pensée *a priori* subalternes qui existent dans nos sociétés peuvent parfaitement – un jour, à la faveur d'un climat particulier – se faire dominants si l'on ne se mobilise pas efficacement pour les désamorcer. Tant que nos sociétés n'auront pas promu la voie de la dignité et de la culture pour tous — et cela au sens fort et authentique des deux termes —, il est certain que ceux que Hans Henny Jahnn appelait (en 1921, dans son drame *Richard III*) les « brouilleurs de cervelle » [35, p. 204 *sq.*] trouveront un public et que le danger ne sera pas neutralisé.

En tout cas, soyons en bien persuadés : en la matière, comme on a trop souvent tendance à le dire et comme certains voudraient nous le faire croire, il n'est nullement question de **fatalité**, mais de **choix**. Et en l'occurrence, non pas d'un choix entre tel qui serait moins fasciste et tel qui serait plus fasciste ou carrément fasciste, mais d'un choix très en amont, afin que la question ne puisse jamais se poser en ces termes, c'est-à-dire que ne soit pas en jeu **un moins relativisé de démocratie**, mais toujours **un plus affirmé de démocratie**.

Or il ne saurait exister de **démocratie vraie** sans hommes libres et conscients de l'être. Ce qui veut dire que, pour extirper de nos sociétés la tentation fasciste, il faut instaurer les conditions sociales matérielles et culturelles de cette liberté. Indubitablement, ceci supposerait que soit surmonté ce que Max Weber taxait déjà de « puissance la plus décisive de notre vie moderne » [63], à savoir le système capitaliste, fatalement générateur d'archaïsme du fait qu'il assujettit les masses à une mécanique obscure et réifiante qui conditionne intégralement leur vécu. Mais ceci supposerait **aussi et simultanément**, comme le prônait Theodor Adorno [1], que soient fournis à chacun les outils de son épanouissement dans le respect de l'épanouissement de l'autre afin que désormais, selon le vœu d'Elias et Veza Canetti [14, pp. 14 et 209], tout être exhale son « noyau inviolable » et « marche debout, la marque sublime de son âme gravée sur le front ». Personnellement, je ne vois pas d'autre perspective pour éviter le totalitarisme, de quelque facture qu'il soit.

Toutefois, ceci suppose *d'emblée* une métamorphose conceptuelle qui passe par la conscientisation que les solutions ne se **trouvent** pas — terme induisant qu'elles existent déjà et que l'on n'aurait plus qu'à s'y raccrocher, c'est exactement la stratégie fasciste —, mais que les solutions se **construisent**, démarche dans laquelle, sans dogmatisme, sans sectarisme, en dehors de tout narcissisme et avec toujours en tête le souci du progrès humain, chacun de nous a son rôle à jouer [44].

Certes la tâche n'est pas banale puisqu'il s'agit — par-delà les mythes, traditions et normes qui nous polluent — non plus d'accepter **passivement** un **simulacre d'éthique** fixé par le politique et servant, comme chez Zamiatine (*Nous autres*/1924), Huxley (*Le meilleur des mondes* / 1932) ou Orwell (1984 / 1949), à engluier les conduites individuelles dans une idéologie homogénéisante — n'oublions pas ici que le troisième Reich justifiait ses actes par la « *nationalsozialistische Ethik* » [20, p. 41] —, non, ce dont il s'agit, c'est tout au contraire de revendiquer en permanence le **primat effectif de l'éthique sur le politique**, à savoir, comme le stipulait Sartre [53, p. 117] : « D'une part restitution de l'être dans un monde qui

nous écrase et, d'autre part, affirmation de la vie comme valeur absolue et exigence d'une liberté qui s'adresse à tous les autres ».

* *Germaniste, spécialiste de la question nazie à laquelle il a consacré de très nombreux articles et ouvrages, a contribué à faire découvrir en France les écrivains allemands antifascistes Walter Kolbenhoff et Adam Scharrer, directeur-fondateur de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui » aux éditions L'Harmattan (Paris).*

Références bibliographiques

- [1] Adorno T.W., *Minima moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1991.
- [2] Agulhon M., *La République*, vol 2 : *De 1932 à nos jours*, Paris, Hachette/Pluriel, 1990.
- [3] Amar H.A., Feral T., Gillet M., Maucourant J., *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- [4] Arendt H., *La Crise de la culture*, Paris, Folio essais, 1993.
- [5] Ayçoberry P., *La Question nazie*. Paris, Seuil, 1979.
- [6] Beer U., *Horst Berkowitz*, Essen, Juristischer Sachbuchverlag, 1979.
- [7] Benjamin W., *Oeuvres I*, Paris, Folio essais, 2000.
- [8] Berler W., *Itinéraire dans les ténèbres. Monowitz, Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- [9] Braun S., *Personne ne m'aurait cru, alors je me suis tu. Entretien avec S. Guinoiseau*, Paris, Albin Michel, 2008.
- [10] Brecht B., *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui (La résistible ascension d'Arturo Ui)*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1965.
- [11] Browning C., *Des Hommes ordinaires*, Paris, Belles Lettres, 1994.
- [12] Brunswic H., *Souvenirs germano-français des années brunes*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- [13] Burrin P., *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, 2000.
- [14] Canetti Veza, *La Rue jaune* [1933], préface d'Elias Canetti [1989], Paris, Maren Sell, 1991.
- [15] Dupeux L. et al., *La « Révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992.
- [16] Engel D., Patris M.F. et al., *Situation des malades mentaux entre 1939 – 1945. Histoire, mémoire et réflexions actuelles*, actes du colloque du centre hospitalier de Brumath, AFPP et APREPA, 1996.
- [17] Faye J.P., *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.
- [18] Feral T., Brunswic H., Henry A., *Médecine et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- [19] Feral T., *Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich*, Mazet-S^t-Voy, Tarmeye, 1990.
- [20] Feral T., *Le National-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- [21] Feral T., *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- [22] Feral T., *Le National-socialisme. Approche didactique*, Paris, Ellipses, 1999.
- [23] Feral T., « Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich », in *X-Alta* 5/2001, pp. 91-101.
- [24] Feral T., *Le Nazisme : une culture ? Essai étiologique*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- [25] Feral T., *La Mémoire féconde*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- [26] Feral T., *Contre la vie mutilée*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- [27] Fromm E., *La Peur de la liberté*, Paris, Buchet-Chastel, 1963.
- [28] Fromm E., *Anatomie der menschlichen Destruktivität*, Gesamtausgabe VII, Stuttgart, DVA, 1980.
- [29] Henry A., *Shoah et témoignage*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- [30] Igounet V., *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000.
- [31] Imbleau M., *La Négation du génocide nazi*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- [32] Kick W., *Sag es unseren Kindern*, Berlin/Vilseck, Verlag Tesdorpf, 1985.
- [33] Klemperer V., *LTI. Die unbewältigte Sprache*, Munich, DTV, 1969.
- [34] Kolbenhoff W., *Les Sous-Hommes* [1933], Paris, L'Harmattan, 2000.
- [35] Lauterwein A., *Splendeurs et misères de Hans Henny Jahn*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- [36] Lefèvre H., *Le Langage et la société*, Paris, Gallimard, 1966.
- [37] Massin B., « De l'eugénisme à l' „Opération euthanasie”, 1890-1945 », *La Recherche* 227/1990, pp. 1562-1568.
- [38] Massin B., « L'Euthanasie psychiatrique sous le troisième Reich », *L'Information psychiatrique* 8/1996, pp. 811-822.
- [39] Massin B., « La Science nazie et l'extermination des marginaux », *L'Histoire* 217/1998, pp. 52-59.
- [40] Matisson M.D., Aribat J.P., *Psychanalyse de la collaboration*, Marseille, Éd. Hommes et Perspectives, 1991.
- [41] Mendel G., *On est toujours l'enfant de son siècle*, Paris, Laffont, 1986.
- [42] Mendel G., *De Faust à Ubu*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1996.
- [43] Mendel G., *Une Histoire de l'autorité*, Paris, La Découverte, 2002.
- [44] Mendel G., *Pourquoi la démocratie est en panne*, Paris, La Découverte, 2003.
- [45] Milza P., *Les Fascismes*, Paris, Imprimerie nationale, 1985.
- [46] Politzer G., *Écrits I – La philosophie et les mythes*, Paris, Éditions sociales, 1973.
- [47] Rauschnig H., *Hitler m'a dit*, Paris, Coopération, 1939.
- [48] Richard L., *Nazisme et littérature*, Paris, Maspero, 1971.
- [49] Salomon E. von, *Der Fragebogen*, Reinbek/Hambourg, Rowohlt, 1951.
- [50] Sandoz G., *Ces Allemands qui ont défié Hitler*, Paris, Pygmalion, 1980.
- [51] Sansal B., *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, Paris, Gallimard, 2008.
- [52] Sartre J.P., *Réflexions sur la question juive*, Paris, Idées/Nrf, 1964.
- [53] Sartre J.P., *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Idées/Nrf, 1972.

- [54] Scharrer A., *Les Taupes* [1933], chap. 5, in Feral T., *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- [55] Sigmund A.M., *Diktator, Dämon, Demagoge. Fragen und Antworten zu Adolf Hitler*, Munich, DTV, 2006.
- [56] Tchakhotine S., *Le Viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1952.
- [57] *Télérama*, « Les images d'archives peuvent-elles mentir », dossier établi par F. Ekchajzer, n° 3114, 19-25 septembre 2009.
- [58] Ternon Y., *Du Négationnisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.
- [59] Thom A., Caregorodcev G.I. et al., *Medizin unterm Hakenkreuz*, Berlin (Est), Verlag Volk und Gesundheit, 1989.
- [60] Valéry P., *Regards sur le monde actuel : De l'histoire* in *Oeuvres*, Paris, Pléiade, t. 2.
- [61] Vernant J.P., « Histoire de la mémoire et mémoire historique », in *Oeuvres. Religions, rationalités, politique*, Paris, Seuil, 2007, vol. 2.
- [62] Vidal-Naquet P., *Les Assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1991.
- [63] Weber M., *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.
- [64] Wellers G., *La Solution finale et la mythomanie néonazie*, Paris, Éd. Klarsfeld, 1979.
- [65] Welzer H. et al., *Opa war kein Nazi. Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis*, Francfort/Main, Fischer, 2002.
- [66] Werner K.F., *Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geisteswissenschaft*, Stuttgart, Berlin, Cologne et Mayence, Kohlhammer, 1967.
- [67] Zentner K., *Illustrierte Geschichte des Dritten Reiches*, Munich, Südwest Verlag, 1965.